

# LA GRANDE ESCAPADE



JEAN-PHILIPPE BLONDEL



# LA GRANDE ESCAPADE

R O M A N

BUCHET ● CHASTEL

© Libella, Paris, 2019  
ISBN : 978-2-283-03150-6

À V. C.



PREMIÈRE PARTIE  
PORTRAIT DE GROUPE





## 1.

### L'affaire dite de la corniche

C'est à ce moment-là que Philippe Goubert se rend compte qu'il est vivant.

Il est suspendu à une douzaine de mètres du sol, les mains agrippées à la corniche qui court tout le long du grenier du groupe scolaire, ses amis lui jettent des regards anxieux depuis la lucarne derrière laquelle ils se sont réfugiés et sa mère est en train de piquer une crise de nerfs en contrebas tandis que le camion des pompiers arrive toutes sirènes hurlantes, couvrant la voix du chanteur français d'origine batave qui s'échappe par la fenêtre de la cuisine de Nicole Desplanques et prie qu'une dénommée Vanina ne le laisse pas seul au monde. La brise de ce juin 1975 s'infiltré sous son tee-shirt (Philippe aime le mot « tee-shirt », même s'il n'est pas très bien vu au sein de sa famille de l'utiliser, puisqu'il s'agit d'un *anglicisme* et que ces satanés Yankees vont bientôt coloniser notre langue comme ils annexent

les territoires asiatiques et sud-américains, il serait mieux d'utiliser l'expression « maillot de corps », et tant pis si elle semble légèrement vieillotte et exhale des parfums de Deuxième Guerre mondiale et de colonies françaises) et Philippe Goubert comprend qu'il est sur le point de mourir, à dix ans à peine. Il suffirait que ses doigts crispés et douloureux desserrent leur étreinte pour que son corps flotte un instant dans l'éther puis s'écrase dans l'allée du jardin public alors que sa mère tomberait cette fois carrément dans les pommes et que les pompiers se précipiteraient, mais trop tard, « on n'a rien pu faire, chef, le petit était déjà inerte ».

Ce qui est sûr, pense-t-il, c'est qu'on ne le reprendra plus à jouer à la pique sur les corniches du groupe scolaire. C'est Baptiste Lorrain, le meilleur ami de Philippe Goubert et son aîné d'un an, qui a eu cette idée saugrenue l'été dernier et toute la bande en a été émoustillée. Il faut dire que courir sur cette bordure de pierre d'un mètre de large qui longe les toits du bâtiment est exactement le type d'activité que recherchent les garçons : de l'aventure, de l'audace, du danger, de l'adrénaline, mais au sein d'un cadre familial. Et puis, tous ceux qui ont tenté l'expérience vous le diront : là-haut, quand on tutoie les cimes des arbres et qu'aucun édifice ne vient vous gêner le soleil, on se sent le maître

du monde. La seule chose à laquelle il faut évidemment prêter attention, c'est à ne pas trébucher quand votre camarade vous touche et que vous devenez à votre tour la pique, le loup ou l'un de ces noms dont on affuble celui qui a été plus lent que les autres et qui doit maintenant se venger. Or c'est justement ce qui s'est produit : Pascal Ferrant a touché l'épaule de Philippe Goubert dont les pieds se sont soudain emmêlés – en même temps il est tellement pataud, ce Philippe Goubert ! –, l'entraînant par-dessus bord. Il a tout de même eu l'instinct, au moment de sa chute, de se raccrocher à la corniche en poussant un hurlement de terreur, et ce au moment même où sa mère et Geneviève Coudrier débouchaient au coin de la rue, de retour du supermarché avec leurs cabas remplis à ras bord.

C'est donc là, entre ciel et terre, le regard accroché aux cumulus qui paressent, au milieu d'un invraisemblable tohu-bohu, que Philippe Goubert connaît sa première épiphanie. Il prend conscience des moindres parties de son corps, entend le sang qui bouillonne dans ses veines, ressent le périlleux engourdissement de ses doigts et assiste à la projection intérieure du très court film de son existence. Curieusement, une fois le premier choc passé, il n'a pas peur – ce dont il est le premier à s'étonner, puisque tout le monde le décrit comme un

trouillard de première. Il s'est vite résigné à l'idée qu'il va mourir, et il se plaît à croire qu'à décéder aussi jeune, il restera dans les mémoires du quartier. Les habitants du groupe scolaire gommeront ses défauts, arrondiront les angles, le rendront héroïque et exemplaire. Un jour, un de ses anciens voisins publiera un roman qui portera son nom (*Philippe Goubert, un destin*), sera édité dans la célèbre Bibliothèque Verte puis adapté en une de ces séries télévisées, rendez-vous incontournable du samedi après-midi. Les filles pleureront (surtout Nathalie Lespinasse), les garçons ravalent leur salive et seront fiers de l'avoir connu. Ce sera beau. À ceci près que Goubert, dont les parents sont franchement anticléricaux, n'est pas du tout certain qu'il pourra assister à son apothéose. Le paradis, très peu pour lui.

Non, le mieux, ce serait quand même qu'il l'écrive lui-même, ce récit. Il enverra d'abord la nouvelle qu'il projette de rédiger au concours *Auteurs en herbe*. Puis, quand son histoire sera sélectionnée et portée au pinacle et que les jurys lui demanderont d'un ton doux et serein s'il a déjà d'autres écrits en projet, il sortira devant leurs yeux stupéfaits son roman déjà tapé à la machine et les vieux barbons interloqués crieront alors au génie. Une assemblée de barbichettes blanches – sorte de réplique à l'infini

du professeur Tournesol – aux mines ébahies tandis qu’un enfant leur dévoile un manuscrit, voilà le tableau qui se dessine dans l’esprit de Philippe Goubert tandis qu’en bas les pompiers coordonnent les secours, tendent leur bâche et déplient la grande échelle.

La suite se déroule dans un silence assourdissant – Philippe ne comprendra d’ailleurs jamais pourquoi le son lui a été coupé en ces instants de gloire. Il devinera l’ordre sur les lèvres du pompier – « Accroche-toi, petit » – et il contempera, effaré et ravi, les visages tendus de tous les témoins qui l’encouragent (à part Pascal Ferrant qui semble bien articuler « enculé ») ; il les englobe tous de son regard, voisins, instituteurs et trices, directeurs et trices (dont sa mère, qui est à la tête de l’école maternelle, la plus méprisée des trois instances dirigeantes du groupe scolaire), habitants de la rue Denis-Diderot qui a également donné son nom à l’établissement. Il les photographie mentalement et se dit qu’un jour, il faudra quand même qu’il raconte cette anecdote, la course sur la corniche, la presque mort, le sauvetage et, surtout, puissante et incontrôlable, cette incroyable sensation d’être pleinement en vie – pour la première fois.

La seconde fois se produira à quelques minutes d’intervalle, lorsque Mme Goubert mère, une fois

remise de ses émotions, et après avoir serré dans ses bras son fils unique, lui assènera une gifle retentissante, que les spectateurs estimeront fort méritée parce que, quand même, on n'a pas idée d'aller braver le danger en jouant à la pique à dix mètres du sol. Que ses acolytes, Baptiste, Christian et les frères Ferrant ne se réjouissent pas – ils auront droit au même traitement, une fois rentrés dans leurs pénates, ces logements de fonction sis au premier étage du bâtiment, où les enseignants ont la joie et le privilège de pouvoir élever leur progéniture dans un cadre à la fois apaisant et ludique.

Une heure plus tard, il ne reste plus rien de la commotion qui a ébranlé la vie du quartier. Les voitures roulent au pas dans la rue Denis-Diderot. Le jardin public situé devant le groupe scolaire est déserté – seule une mère de famille surveille un bambin qui joue dans le bac à sable. Par la fenêtre de chez la Desplanques s'échappent les notes des succès récents du hit-parade. La crise pétrolière continue de frapper l'économie mais rien ne semble bouleverser le soleil de juin. La seule chose qu'on attend, ce sont les vacances.

## 2.

### Un dilemme

Elles se sont déplacées en groupe, parce que l'heure est grave. Elles avancent dans les allées du jardin public, la mine déterminée et le regard implacable – un ton en dessous pour Francine Berger qui n'a jamais eu confiance en elle et tire régulièrement sur sa robe pour s'assurer qu'aucun centimètre carré de peau ne dépasse. Francine Berger déteste l'été. Tous ces mammifères terrestres se prenant pour des dauphins qui s'allongent sur des serviettes souillées par des litres de crème solaire, c'est dégoûtant. D'ici quelques semaines, elle ira se retirer dans l'un des seuls endroits qui échappent aux foules et où elle coulera une saison monacale : l'Aubrac. En attendant, elle doit s'acquitter de cette mission dont, elle l'admet bien volontiers, elle n'a pas compris toute l'importance. C'est Geneviève Coudrier et Marie-Dominique Ferrant qui sont venues la chercher tout à l'heure. Elles ont expliqué la situation,

la mine grave et le verbe sûr, et ont très clairement défini leur but : libérer Philippe Goubert du joug imposé par sa mère depuis sa presque chute, quinze jours auparavant. Francine Berger a quand même demandé en quoi cela la regardait. Elle voyait bien pourquoi ses collègues se sentaient concernées, puisqu'elles étaient mères d'enfants du même âge que Philippe, rejets qui réclamaient probablement la fin de l'incarcération de leur camarade, mais elle-même n'avait pas procréé et ne souhaitait en aucun cas que cela se produise – *Mon Dieu*, pensait-elle, *j'ai déjà bien assez à faire avec mes vingt-huit élèves*. Geneviève Coudrier lui a alors tapoté la main en se penchant vers elle. « Michèle t'aime beaucoup » a-t-elle susurré. Francine Berger a été un peu surprise, étant donné qu'elle connaît à peine Michèle Goubert, qui dirige l'école maternelle alors qu'elle-même officie en CE1 à l'école des filles. Elle ne se souvenait que d'une soirée où, ayant toutes les deux bu un peu trop de champagne pour fêter les palmes académiques de cette ordure de Fouché, elles avaient ri de concert et s'étaient moquées des invités. C'est sans doute de là que datait leur supposée sympathie. Francine Berger a soupiré, s'est promis une fois de plus de déménager de ce groupe scolaire où les ragots et les potins émaillent la vie quotidienne, et puis a cédé. Elle ne tenait pas à



se mettre à dos la grosse Geneviève Coudrier, qui sévit en CM1 dans la même école qu'elle et peut se révéler une véritable salope. Francine n'était pas dupe : ce qu'on attendait d'elle, avant tout, c'était de rester silencieuse et d'acquiescer tandis que les deux cheftaines réglait l'affaire. Elle était là pour faire nombre. Et corps. Une communauté. C'est ainsi que Geneviève Coudrier et consorts aimaient à définir les habitants des logements de fonction. Une communauté soudée et unie.

C'est donc soudées et unies qu'elles se déplacent toutes les trois. Un rayon de soleil éclaire leurs chemisiers bordeaux ou beiges recouverts d'un fin gilet (parce qu'on n'est pas à l'abri d'un courant d'air, même en juin) dont seul le bouton le plus près du col est fermé, ainsi que leurs chaussures confortables et de bonne facture, deux paires par an, une pour l'hiver avec un intérieur doublé, une plus légère et, osons le mot, plus *sport*, pour l'été. Avec leurs bas couleur chair et leur maquillage discret, elles représentent ce que l'Éducation nationale produit de meilleur, institutrices dévouées, travailleuses acharnées, infatigables correctrices, passeuses de savoir, obéissant aux ordres de l'Inspection générale mais n'ayant pas hésité à se rebeller quelques années auparavant lors d'un mois de mai mémorable qui a vu le groupe scolaire se scinder en deux camps

retranchés, que d'aucuns appelaient les *Progressistes* et les *Réactionnaires* tandis que les autres les nommaient la *Chienlit* et la *Nation*. Ces trois femmes, qui glissent maintenant le long du mur de briques pour rejoindre l'entrée de l'école maternelle au premier étage de laquelle se situe le logement de fonction des Goubert, n'hésitent pas à se déclarer féministes alors même qu'elles passent le plus clair de leur temps à obéir aux diktats imposés par leurs conjoints. Ceux-ci se prononcent en faveur du travail féminin (on n'est pas au Moyen Âge et puis on ne crache pas sur un salaire supplémentaire) mais froncent le sourcil devant les velléités d'indépendance de leurs épouses. Lorsque Marie-Dominique Ferrant a émis l'idée de partir quelques jours à Lille retrouver sa meilleure amie d'enfance, son mari a poussé les hauts cris, avant de céder finalement devant la menace d'une grève totale et générale de la cuisine.

Elles sont venues parlementer avec Michèle Goubert, parce que non, vraiment, sa décision est inique. Elles comprennent bien sûr la peur qu'elle a ressentie vu qu'elles étaient elles-mêmes terrorisées (à part Francine Berger, qui n'était pas sur les lieux car elle participait à un stage de peinture sur soie). Elles trouvent donc naturel que l'enfant fautif soit puni encore plus durement que ses camarades,

qui ont été privés de sortie pendant une semaine et ont dû seconder leurs mères dans les travaux domestiques – ce qui leur sera sans doute très utile lorsqu'ils se monteront en ménage ou lorsqu'ils effectueront leur service militaire, a-t-on précisé pour bien faire valoir la portée éducative de leur châtiment. Mais de là à interdire depuis quinze jours toute incursion dans le jardin public et à emprisonner Philippe dans sa chambre, c'est tout de même un peu fort de café, d'autant que les ouvriers de la ville ont diligemment changé toutes les serrures du grenier et que les parents ont caché les clés en lieu sûr. Les garnements ne pourront donc plus comme avant ouvrir les lucarnes, descendre le long des tuiles et se mettre à courir sur des corniches.

Elles sont là, assises le dos bien droit sur le canapé bleu foncé que Michèle Goubert aimerait changer parce qu'il n'est plus du tout à la mode (elle souhaiterait quelque chose de plus *dans le ton*, de plus automnal, des couleurs tirant vers le brun et le vert foncé qui rappelleraient les promenades dominicales dans la forêt et qui s'accorderaient à merveille avec le vaisselier en faux merisier). Elles sirotent leurs jus de fruits – orange pour Marie-Dominique Ferrant, pomme pour Geneviève Coudrier qui a toujours été plus nature, et pamplemousse pour Francine Berger qui aurait bien pris un nectar d'abricot mais

Michèle Goubert n'en a pas pour la simple et bonne raison qu'elle ignorait qu'une telle boisson existât. Geneviève rajuste son chemisier, touche cette ceinture qui la boudine (Geneviève a des chairs amples, à cause, dit-elle, d'une prédisposition congénitale contre laquelle il est impossible d'agir), se racle la gorge et parle au nom du trio.

« Enfermer n'est pas sécuriser, Michèle. Vous risquez de le rendre encore plus emprunté qu'il ne l'est. » Michèle soupire car Dieu sait à quel point Philippe est empoté. Ce n'est pas de sa faute, a expliqué le rééducateur, c'est à cause de sa patte gauche, c'est un *gaucher franc* (parce qu'apparemment il y en a des hypocrites, des qui se font passer pour gauchers alors qu'en fait ils sont droitiers, heureusement qu'on ne compte pas Philippe parmi ces fourbes-là) et, à partir de là, on ne peut pas remédier à son handicap. Mais enfin, s'est rebellée Michèle, il n'est pas le seul gaucher au monde et ils ne sont pas tous aussi maladroits ! Le rééducateur a alors asséné que les gauchers, surtout les francs, manquaient souvent de confiance en eux parce qu'on leur demandait d'exécuter des tâches qu'ils étaient tout bonnement incapables de mener à bien. « Essayez d'utiliser des ciseaux avec la main gauche, madame Goubert, vous verrez » avait-il ajouté. Elle n'avait pas tenté l'expérience.

Elle lève des yeux humides vers la silhouette flasque de Geneviève Coudrier qui continue son laïus. « Michèle, il y a un vrai risque qu'il se sente si malheureux qu'il ait envie de se jeter par la fenêtre ! Les garçons ont besoin de bouger, c'est bien connu. Évidemment, vous auriez eu une fille, cela aurait été différent, mais vous avez Philippe et vous ne pouvez rien y changer. » Les trois grâces opinent de conserve. Elles savent toutes à quel point Michèle aurait préféré une Laurence ou une Isabelle à son Philippe. André, lui, s'était rengorgé – père d'un petit homme, c'était tellement mieux – mais il avait promis à sa femme qu'ils allaient remettre le couvert et que, cette fois-ci, ce serait une pisseuse. À la place, il y avait eu deux fausses couches. Le gynécologue avait plissé le front, précisé qu'il vaudrait peut-être mieux s'arrêter là et utiliser une pilule contraceptive adaptée. Michèle avait beaucoup pleuré. Philippe l'avait vue. Il se tenait là, dans l'embrasement de la porte, et contemplait le désastre.

Michèle Goubert frissonne. Elle ne veut pas repenser à ces moments-là. Elle se redresse, jette un coup d'œil par la fenêtre ouverte sur le jardin public, entend les cris des enfants qui jouent, fronce le nez. « C'est facile à dire, répond-elle d'un ton pincé, quand on n'a pas été impliquée dans l'événement comme moi. J'avais l'impression que tout mon

sang avait reflué de mon corps. » Les trois déléguées des droits des enfants acquiescent et murmurent « bien sûr, bien sûr ». Michèle repose sa fraise à l'eau – elle déteste les jus de fruits qui lui donnent des aigreurs d'estomac, un petit ulcère sans doute, et ce n'est pas le mouron qu'elle se fait pour son fils qui va arranger ses affaires – sur la petite table en fer forgé rapportée la mort dans l'âme de la fête de l'école, trois ans auparavant. Le plateau en verre en a été peint par Philippe lorsqu'il était au CE1 et elle n'a pu cacher sa déception quand elle a découvert cette horreur, sentiment encore exacerbé par la constatation que les autres enfants avaient bien mieux réussi leurs décorations, certains reproduisant même des paysages tout à fait charmants, alors que le dessin de Philippe non, franchement, c'en était gênant, c'était censé être un écureuil, mais personne n'aurait pu reconnaître un animal dans cette masse de couleurs mal ajustées ; on a beau être gaucher on peut quand même être soigneux, non ?

« Soit » annonce-t-elle. Ses trois interlocutrices laissent échapper de petits soupirs de soulagement et s'autorisent maintenant à sourire. Michèle les imite. Elle est libérée d'un poids, au fond. Cette punition lui pesait d'autant plus qu'elle impliquait que Philippe reste chez lui toute la journée alors que Michèle n'est plus habituée à le voir tourner

et virer dans l'appartement. Elle aura à nouveau le temps de vaquer à ses occupations pédagogiques et ménagères. Les rejetons des locataires du groupe scolaire et leurs voisins immédiats forment une bande plus ou moins hétéroclite qui vadrouille du jardin public au terrain vague situé derrière les bâtiments, descend parfois jusqu'au supermarché au bout de la rue Denis-Diderot, déambule, passe d'une cour à l'autre, organise des jeux, des tournois, des courses et laisse aux parents une paix royale jusqu'à dix-huit heures trente, heure à laquelle tous les enfants doivent impérativement rentrer chez eux afin d'y être dûment shampooinés et récurés. C'est une bande aux contours flous, qui ne compte aux jours creux que trois ou quatre membres mais dont le nombre peut monter jusqu'à neuf ou dix lors des vacances scolaires. Ça rit, bouillonne, éructe, crie, se chamaille, s'insulte, se bat, se rabiboche, méprise le danger et les trouillards.

Michèle Goubert craint parfois que les choses ne tournent mal et que l'un d'entre eux ne reste sur le carreau, assommé par un autre ou étouffé à la suite d'un jeu dangereux. L'affaire dite « de la corniche » lui donne d'ailleurs raison, mais elle est reconnaissante envers ses amies – si peu amies, en fait, puisqu'elles ne se connaissent qu'à travers le prisme du travail – d'être venues la tancer et

l'obliger à ouvrir les yeux sur la réalité, à savoir que le propre des enfants est de se dépenser loin des yeux des adultes afin de gagner en autonomie. La réalité, c'est aussi que les femmes qui cumulent les statuts d'épouse, d'employée domestique et de maîtresse d'école n'ont guère le loisir de se consacrer à leur progéniture, qui ne semble d'ailleurs pas se plaindre de cette absence de surveillance rapprochée. Chacun sa place et les vaches seront bien gardées, comme le rappelle sans cesse la mère de Michèle. Et mieux vaut ne rien savoir que de vivre dans la crainte.



### 3.

## La cabane en surplomb

La *bande*. C'est un mot que ses membres affectionnent. Elle existe depuis deux ans à peine – depuis que les enfants ont le droit de jouer ensemble, du moment qu'ils veillent les uns sur les autres. Elle a un chef incontesté – Baptiste Lorrain – et un lieutenant chargé de faire appliquer les ordres. Jusqu'à il y a peu, c'était Philippe Goubert qui tenait ce rôle, parce qu'il est le voisin direct des Lorrain. Dernièrement, néanmoins, il y a eu des remous et de l'agitation. La base ne comprenait plus la structure hiérarchique – Philippe était mauvais dans tous les domaines manuels et physiques, il avait souvent les jetons, et en plus il passait une partie de son temps avec Nathalie Lespinasse. L'affaire de la corniche et la condamnation subséquente avaient cristallisé les rancœurs et un Grand Conseil avait été convoqué, en l'absence forcée de Goubert, emprisonné dans sa chambre. On n'y avait rien décidé

de concret mais on avait au moins fait entendre ses griefs, et Pascal Ferrant avait traité Philippe Goubert d'enculé sans qu'on comprenne vraiment pourquoi. Baptiste Lorrain avait assuré aux autres qu'il les avait compris et qu'il allait réfléchir à une façon de modifier l'organisation du groupe. Tout le monde avait ensuite fumé une de ces lianes qui grimpaient le long des troncs d'arbre et pouvaient servir de calumet de la paix.

C'est à ce moment-là qu'est née dans l'esprit de Baptiste Lorrain l'idée de la cabane. À dire vrai, il y avait déjà pensé l'année précédente mais avait trouvé que c'était trop tôt. Le groupe n'était pas encore assez soudé et lui-même n'avait pas encore suffisamment établi son autorité. Mais aujourd'hui, ce projet tombait à pic : il permettait en effet d'unifier les actions et d'apaiser les tensions tout en donnant l'occasion de jauger de l'utilité et de l'agilité de chacun, notamment de Christian Coudrier qui semblait avoir l'étoffe d'un futur sous-chef mais souffrait de son arrivée récente au sein de la troupe – sa mère officiait en CM1 depuis des années dans l'école mais les Coudrier n'avaient obtenu que l'année précédente le logement de fonction qu'ils réclamaient pour caser leurs quatre gamins – un aîné au lycée bien plus âgé que Christian et des jumelles encore à la maternelle.

L'idée séduit d'emblée tous les membres – et dans cette fin d'année scolaire, le groupe va grandissant et atteint son maximum, agglomérant Lorrain, Coudrier, Goubert, les Ferrant, les Lespinasse, les Anglure et même les deux fils Durain qui habitent dans un immeuble près de l'hôpital, un immeuble qui a pourtant lui-même sa propre bande, preuve du pouvoir d'attraction de la cohorte dirigée par Baptiste. On se met rapidement d'accord sur l'emplacement – le terrain vague derrière le groupe scolaire, une bande de terre envahie par les hautes herbes et les lianes, agrémentée de quelques beaux arbres. Le terrain vague longe les bâtiments, s'élargit un peu puis plonge vers les voies ferrées sur lesquelles le Paris-Bâle file à intervalles réguliers, rythmant la vie des habitants des logements de fonction, qui ont pris l'habitude de se repérer chronologiquement selon le passage des trains – *tiens c'est le 12 h 06, il serait temps que je prépare le déjeuner.*

Les parents connaissent vaguement l'existence de ce lieu, qu'on atteint en escaladant un muret, puis en s'arrachant la peau sur les ronces de ce sentier laissé à l'abandon qui court autour du groupe scolaire, sentier qui, prétend-on, daterait du XIX<sup>e</sup> siècle, d'avant la construction de l'école donc, et aurait servi, en ces temps reculés, de piste de vélodrome. Lorsque les enfants ont évoqué cet

endroit et qu'ils ont mentionné qu'il donnait sur les voies ferrées, Michèle Goubert et Janick Lorrain ont froncé les sourcils et ont promis qu'elles iraient voir de leurs propres yeux de quoi il retournait, mais elles n'ont jamais mis leur menace à exécution bien sûr, d'autant que leurs rejets leur ont assuré que jamais au grand jamais ils ne s'approcheraient du ballast parce qu'ils avaient entendu parler de cet homme happé par l'arrivée d'une locomotive en gare et qu'ils en avaient fait des cauchemars. Marie-Dominique Ferrant, quant à elle, préférait ne pas savoir ce que tramaient ses trois vauriens – ils étaient mieux dehors plutôt qu'à l'intérieur, à se chercher des poux et à l'empêcher de cuisiner et de repasser.

Pour être accepté au sein de la bande, la première épreuve consiste à descendre la pente et à traverser les voies cinq minutes avant l'arrivée de l'Arbalète – le surnom donné par la SNCF elle-même au convoi reliant la capitale française à la Suisse – dans un sens puis dans l'autre, avec le cœur qui bat la chamade, parce qu'on ne sait jamais, si le train avait de l'avance ou si on chutait lourdement sur les pierres roses, qu'advierait-il ? On en a de délicieux frissons dans le dos rien que de l'imaginer. La seconde intime de lancer au moins trois cailloux contre des wagons de marchandises (et une fois, ce fondu de Pascal Ferrant avait visé

un compartiment de passagers en hurlant « enculé, enculé » et ils avaient tous eu si peur qu'ils n'étaient pas revenus au terrain vague pendant un mois entier, persuadés que les détectives privés engagés par la SNCF étaient en train d'accumuler les preuves et de remonter la filière).

Après une minutieuse inspection des lieux, Baptiste en arrive à la conclusion à première vue surprenante que le meilleur emplacement pour la cabane ne peut être que sur la pente elle-même : une fois savamment recouverte de branchages, elle sera alors invisible aux yeux de visiteurs indésirables, clochards, bandes rivales ou parents indiscrets. Elle prendra appui sur trois arbres en pleine croissance et le plancher n'aura aucun contact avec le sol. Un abri en surplomb. Baptiste assure que c'est prouvé, physique, mathématique, expliqué dans le dernier magazine pour génies en herbe qu'il a reçu par abonnement : on ne risque rien. Certes, un des côtés ne sera soutenu que par le poids du reste de la construction, mais cela ne posera aucun problème du moment que personne ne se met en tête de sauter sur les planches à cet endroit-là. Baptiste, Christian et Pascal Ferrant se penchent sur les détails. Philippe Goubert tente de s'immiscer dans ce triumvirat mais il ne trouve pas sa place et préfère finalement rejoindre Nathalie Lespinasse,

que la cabane n'intéresse qu'en tant que cachette potentielle pendant les soirées estivales.

On emprunte à droite et à gauche le matériel dont on a besoin, marteaux, clous, vis, colle (« Ah bon, colle ? s'étonne Baptiste, pourquoi ? – T'occupe » répond Pascal Ferrant). Les pères ne se rendent compte de rien – ce ne sont pas les rois du bricolage, au grand dam de leurs épouses qui n'ont découvert ce travers qu'une fois l'union prononcée. Seul le père Goubert serait un peu plus aguerri dans ce domaine, mais il refuse de dépenser son énergie à améliorer un appartement dont il n'est que locataire – on verra une fois qu'on aura accédé à la propriété. Par ailleurs, ses nouvelles fonctions de trésorier de la section locale du Parti socialiste lui prennent beaucoup de temps.

On a récupéré des planches dans la réserve de l'école des garçons, dont Baptiste a réussi à subtiliser les clés sans que son père s'en aperçoive. La réserve de l'école des garçons, c'est une sorte de grand débarras où s'entassent des matériaux de construction, des pots de peinture, des rouleaux de papier peint, des chutes de moquette, des briques et des tuiles. On y trouve également, répartis dans une vingtaine de cartons régulièrement ouverts puis précautionneusement refermés par les membres de la bande, les gadgets et cadeaux promotionnels

cédés par les entreprises de l'agglomération et les dons offerts par des particuliers qui servent de lots pour la grande loterie de la fête de fin d'année. C'est d'ailleurs en plongeant la main illicitement dans un de ces cartons que Philippe Goubert est entré en possession de son fameux stylo quatorze couleurs, dont il était tellement fier qu'il n'a pas eu le réflexe de le cacher en rentrant chez lui. Sa mère, soupçonnant un vol, le gifla et confisqua ce bien honteusement acquis jusqu'à ce que Nathalie Lespinasse intervienne et prétende que c'était elle qui avait offert ce cadeau à Philippe grâce à l'argent donné par sa grand-mère pour Noël – d'où larmes de remords et culpabilité de Michèle Goubert qui, depuis, ne tarit pas d'éloges sur la petite Lespinasse, un ange, une perle, quel bonheur ce doit être d'avoir une fille pareille, et même une fille tout court.

Dans la touffeur des derniers après-midi de juin, on réfléchit, on dessine des croquis dans la poussière à l'aide d'un bâton, on fume des lianes en prenant un air pénétré, on parle de dénivellation et de surface au sol parce qu'on a entendu des artisans employer ces expressions-là. Puis, un samedi, branle-bas de combat, on se met à assembler, ajuster, clouer, ficeler à qui mieux mieux. On a une frayeur tout à coup quand Philippe Goubert se met à hurler parce qu'il s'est ouvert le pied avec la scie, mais quand

on arrive sur les lieux du drame, on se rend compte qu'il ne s'agit que d'une blessure superficielle et on marmonne qu'il exagère quand même, Philippe Goubert, et qu'il est vraiment énervant, tandis que Nathalie Lespinasse se précipite chez elle pour voler ni vu ni connu le flacon d'eau oxygénée et un peu de coton pour soigner les tourments de son fiancé.

En fin d'après-midi, alors que l'Arbalète de 16 h 58 vient de disparaître au loin, la dernière planche est mise en place. On dispose d'une dizaine de mètres carrés très peu carrés, en suspension sur trois troncs d'arbres. La tôle ondulée de la toiture de fortune protégera des intempéries, la porte récupérée à la cave est branlante mais fera l'affaire, de même que les rideaux de fortune confectionnés à la hâte par les garçons Ferrant, dont on ne connaissait pas les talents approximatifs de couturiers. Ne manquent plus que quelques meubles qui seront rapportés discrètement des différents appartements, ou des greniers, une fois qu'on aura récupéré les clés des nouvelles serrures. On est fiers d'avoir un repaire. On entasse devant des branchages et des feuillages pour le camoufler. Le résultat n'est pas concluant. En outre, Christian fait remarquer que l'hiver, la cabane sera plus difficile à dissimuler, mais on hausse les épaules : l'hiver, c'est loin, les vacances d'été commencent à peine. On pénètre



l'un après l'autre, précautionneusement, on a peur que l'édifice précaire verse dans le fossé, mais non, cela tient, grâce notamment aux tasseaux confectionnés par Christian Coudrier qui a consulté l'encyclopédie du bricolage de son père, ouvrage décisif et formateur de G point Martin édité en 1956 aux Éditions Pratiques, qui prenait lamentablement la poussière sur l'étagère supérieure de la buanderie. On regarde sa montre, holà, déjà dix-huit heures trente, il faut vite rentrer à la maison avant que les parents ne rappellent pour voir ce qu'on fabrique. On s'égaille, sauf Baptiste qui donne congé à son équipe mais a décidé de rester encore un peu car il sent que du haut de cette construction, quarante siècles le contemplant – et puis aussi parce que, de toute façon, à cette heure-là, ses parents ne seront peut-être pas encore rentrés. Son père a une réunion avec ses amis d'En avant la randonnée et sa mère ne quitte qu'à dix-neuf heures. Il est mieux là, heureux et gonflé d'orgueil – capitaine à la proue de son navire. Il se dit que l'avenir est radieux.



## 4.

### La passion selon Janick

Janick Lorrain est rentrée plus tôt. Elle a bouclé le dossier Lamballe en début d'après-midi. Elle l'a apporté à son patron, Hubert Bonnafond. Celui-ci l'a félicitée tout en lui trouvant la mine fatiguée et, grand prince, lui a octroyé deux heures de liberté – « Retournez chez vous, Janick, préparez un repas roboratif à votre mari, et bon week-end surtout. » Elle a obéi, comme toujours. Sur le chemin, elle s'est demandé si elle allait suivre les recommandations de Bonnafond et elle a souri en jetant un coup d'œil au miroir de vanité, à l'intérieur de la 204 blanche. Non, elle n'allait pas se jeter à corps perdu dans la cuisine, cela n'avait jamais été « son truc ». Elle concoctait des plats lorsqu'il y avait des invités, mais sinon, elle ne passait pas beaucoup de temps derrière les fourneaux. Sa sœur non plus, d'ailleurs. Elles avaient toutes les deux souffert de voir leur mère attachée au four et aux

tâches domestiques, victime récurrente d'un époux bougon et facilement violent. Elles s'étaient juré de ne pas reproduire le schéma. La première chose qu'elles avaient cherchée, en grandissant, c'était un travail qui leur permettrait de ne pas dépendre du mari qu'elles ne manqueraient pas de trouver, étant donné leur physique et l'humour dont elles savaient faire preuve. Enfin, surtout sa sœur, Solange. Pour l'humour comme pour le physique.

Au volant de cette deuxième voiture qui est un vrai luxe à l'heure où les familles ne possèdent généralement qu'un seul véhicule, Janick a pensé qu'elle pourrait profiter de ce moment de liberté inattendu pour discuter avec Baptiste et tenter de l'amener avec elle dans les boutiques, mais la perspective de la réticence et de la mauvaise humeur de son fils l'a découragée d'avance. Quand, après avoir ouvert la porte et effectué le tour de l'appartement, elle s'est rendu compte qu'elle était seule, elle a eu un petit soupir d'aise dont elle a rougi. Elle s'est souvenue que Gérard avait une réunion avec ses amis amateurs de marche – il rentrerait probablement tard et n'aurait pas faim, chaque assemblée de l'association se terminant par un apéritif conséquent. Il y avait des restes dans le frigo. Baptiste s'en contenterait. Quant à elle, elle finirait la salade de carottes et grignoterait une ou deux amandes. Elle avait un appétit

d'oiseau et n'avait pas besoin de se restreindre pour garder cette taille mannequin que les femmes des collègues de son mari lui enviaient tant.

Elle hésite un instant, debout dans le couloir. Le problème, c'est qu'elle ne sait pas de combien de temps elle dispose exactement. Il est dix-sept heures. Baptiste peut revenir à n'importe quel moment, même si c'est peu probable. Il doit traîner avec ses camarades du côté du terrain vague à l'arrière des bâtiments. Elle préfère ne pas savoir ce qu'ils mijotent là-bas. C'est leur domaine et mieux vaut ne pas s'en mêler. Elle décide de s'accorder une heure. Elle détache sa montre et la pose sur la grande table de la salle à manger, enlève la nappe qu'elle plie avec précaution sur deux des fauteuils récupérés chez la grand-mère de Gérard et sort fébrilement ses ustensiles – crayons, gommes, règles, double-décimètres. Mais pas les pastels, non. Elle n'a pas le temps pour les pastels. Elle commence à esquisser et sent sa nervosité – cette nervosité dont elle ne parvient jamais à se débarrasser totalement – s'apaiser et son imagination sortir de cet écrin doré dans lequel elle l'emprisonne. Ses pensées s'échappent à la queue leu leu et vont former une ronde qui danse lentement autour de son front. Elle ajuste la coupe d'un manteau, se recule de quelques centimètres pour apprécier l'effet d'ensemble, puis se

remet à la tâche. Et pendant ce temps, elle accueille les réflexions qui se présentent à elle. Le menu du repas qu'elle préparera pour les Duroyon et les Granville, la semaine prochaine. Elle aime ces soirées détendues avec des invités qui n'habitent pas le groupe scolaire. On y parle peu d'école, encore moins de son travail. On discourt sur les endroits que l'on a déjà visités, sur l'éducation des enfants et aussi sur les derniers changements sociaux et politiques – on a tous été déçus quand Giscard a été élu l'année dernière. On était tellement sûrs de gagner, cette fois. On soupire, et puis on passe à autre chose. On n'est pas non plus engagés à ce point dans la lutte des classes. Ce qu'on souhaite avant tout, c'est que rien ne change radicalement et que chacun puisse vivre son existence comme il l'entend, tout en ayant bonne conscience parce que quelqu'un d'autre s'occupe des milieux défavorisés. Bref, on est de gauche, quoi. D'une gauche de la couleur du rosbif qu'on sert régulièrement lors de ces repas. Pas saignant. Ni bien cuit. Juste à point.

Le clou de ce menu à venir, comme d'habitude, c'est le dessert. Il règne entre toutes les femmes de France une sorte de compétition amicale pouvant virer à l'aigre autour de la pâtisserie. Les épouses ont appris de leurs mères que l'on ne garde un homme que par le sexe ou la cuisine et, l'âge et

l'habitude aidant, elles se sont toutes tournées vers la confection de gâteaux plus ou moins compliqués qui, s'ils ont le défaut d'empâter encore leurs maris dont les ventres se mettent à gonfler autour de la quarantaine, ont du moins la vertu de les faire fondre mentalement – ils deviennent, à la fin du repas, de molles marionnettes faciles à manipuler.

Certaines se sont d'emblée extraites de ce concours tacite. C'est le cas de Michèle Goubert qui a dû jeter l'éponge avant même de combattre. Elle a fait le désespoir des fourneaux de sa mère dans les Pyrénées-Atlantiques et parvient même à rater le fameux gâteau au yaourt qu'on apprend dans les premiers cours d'Éducation manuelle et technique au collège et que n'importe quelle gamine de treize ans maîtrise parfaitement. D'autres, en revanche, sont de redoutables adversaires, notamment Geneviève Coudrier dont le parfait aux fraises a conduit son époux à changer trois fois de taille de pantalon, au point que, ajoutent malicieusement ses concurrentes, il a maintenant atteint la même circonférence que sa femme, dont les chairs opulentes sont une véritable référence dans le quartier. Janick Lorrain, elle, est un cas à part. D'une part, elle n'est pas « franchement sucrée » comme elle aime à le répéter, et d'ailleurs, elle butine plus qu'elle ne se nourrit. Ensuite, elle considère la cuisine comme

un art secondaire dans ces temps de changement où les femmes doivent investir les domaines du travail, de la justice, de la politique et des organes décisionnels. Néanmoins, elle sait l'importance que peuvent revêtir des défis qui paraissent triviaux, et elle est consciente que l'une des façons d'affermir son rôle d'épouse de directeur est de se distinguer dans les crèmes et les génoises. Ce qui marque avant tout chez Janick Lorrain, c'est son originalité – et c'est cette patte étonnante et créative que l'on retrouve dans sa palette culinaire. Elle est la première du quartier à avoir introduit des mangues dans ses salades de fruits, par exemple. Et elle n'hésite pas à dépoussiérer de vieilles recettes comme l'éclair ou le mille-feuille pour les mettre au goût du jour et les transformer en saveurs inconnues pour le palais – sa religieuse aux pistaches et framboises a installé sa renommée dans les rues alentour. Cette fois-ci, décide-t-elle en gommant légèrement un drapé incongru, ce sera une omelette norvégienne. Rien que le nom mystérieux du dessert cause des frissons, évoquant ces contrées nordiques dont on ne connaît rien d'autre que des images d'hiver éternel, de fjords sous la lune et de Vikings impressionnants. Janick possède son omelette norvégienne comme personne. Tandis qu'elle divague, son crayon dérape. Elle lance un juron qui



surprendrait ceux qui croient la connaître. Elle jette un œil par la fenêtre – le ciel est encore clair mais le soleil descend tout de même derrière les toits. Il serait temps que Baptiste rentre. Elle sourit. Baptiste comble tous ses vœux. Il est toujours premier de sa classe et, année après année, les instituteurs croient utile d'ajouter que ce n'est pas parce que c'est le fils du directeur. Il a une intelligence à la fois intuitive, analytique et pratique – c'est rare, lui assure-t-on. De la graine d'ingénieur. Il pourrait bien travailler plus tard sur les programmes interplanétaires et la construction de fusées que les gouvernements lancent dans l'espace. Janick le verrait bien aux Ponts et Chaussées. L'année de ses vingt ans, elle a partagé son compartiment de train avec un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées. Il ne la quittait pas des yeux. Ils avaient échangé quelques mots mais n'avaient franchi aucune barrière. Aujourd'hui encore, il arrive à Janick de rêver de lui.

Janick rosit et se reprend. Elle n'aime pas se laisser aller à ces rêveries inutiles. Elle déteste perdre son temps et s'égarer. Ce qu'elle apprécie avant tout, c'est contrôler. Sa carrière, ses ambitions, sa vie privée, ses invités, ses menus, son fils et son mari. Son mari, parfaitement. À première vue, on pourrait croire qu'elle n'est qu'une bonne poire unie à un homme égoïste qui passe son temps à

découvrir le monde et à arpenter la planète avec ses frères d'armes, les mêmes depuis l'adolescence. Car c'est ainsi que Gérard Lorrain se comporte. Il est à la tête d'un groupe d'amis d'enfance, qui vivaient tous dans le même quartier, ont noué des liens indéfectibles et se sont juré fidélité. Ils sont six – on les appelle d'ailleurs Les Six Compagnons, en référence à la série de la Bibliothèque Verte que les enfants dévorent – et tous les ans, ils se programment un voyage dont les femmes sont absentes (la moitié d'entre eux ne sont d'ailleurs pas mariés, arguant qu'ils ne supportent pas les asservissements qu'entraînerait une union). Ils placent au cœur de ces périple les grands espaces sauvages et prétendent qu'aucun spécimen du sexe faible ne pourrait survivre aux conditions extrêmes qu'ils s'imposent. Ils ont ainsi randonné dans les parcs américains, dans les déserts marocains et les savanes africaines, ont escaladé les sommets des Andes et de l'Himalaya et ont même poussé jusqu'aux terres aborigènes de l'Australie. Ils tirent de leurs expériences des séries de diapositives qu'ils projettent une fois par an dans la salle de réunion du groupe scolaire, invitant élèves, parents et collègues à se réjouir de leurs exploits, parce qu'ils sont instructifs et donnent un ancrage aux cours de géographie que les enseignants prodiguent.

Nombreux parmi ces spectateurs d'un soir sont ceux qui trouvent l'attitude de Lorrain bien curieuse. Son épouse est charmante et il a charge d'âme, alors on ne comprend pas bien pourquoi il préfère crapahuter aux quatre coins du globe plutôt que de chérir ceux qui forment son foyer. Ils plaignent parfois en public la pauvre Janick dont l'existence s'apparente à celle d'une veuve (ils reconnaissent alors qu'ils exagèrent et retirent ce qu'ils viennent de dire, mais espèrent tout de même que le trait a touché un point sensible chez l'interlocuteur). La principale intéressée est au courant des rumeurs, et elle n'en a cure, d'autant qu'elle y tient le beau rôle.

Janick a toujours été de nature très indépendante et, si elle éprouve une réelle affection pour son époux, elle est encore plus éprise de ces périodes de liberté que son union lui laisse. Elle ne pourrait pas vivre comme les Lespinasse ou les Goubert sans cesse l'un sur l'autre – et l'on voit ce que donne une telle fusion quand on entend André Goubert hurler contre Michèle et la traiter de tous les noms, les insultes ricochant dans l'espace clos du groupe scolaire. Janick ne comprend pas comment Michèle peut continuer à vivre avec cette honte chevillée au corps. Elle, elle a besoin de respirer. De s'investir dans son métier, aussi, afin de le transformer en passion – ou l'inverse : Janick est secrétaire chez

Bonnafond et Fils depuis six ans maintenant, mais elle ambitionne de devenir styliste. Depuis toute petite, elle adore dessiner, reproduire des modèles, des patrons de jupes ou de manteaux, les mettre en couleur, imaginer leur texture, la façon dont les plis retombent. Elle a emprunté de nombreux ouvrages à la bibliothèque municipale et elle dépense beaucoup d'argent dans l'achat de magazines et de catalogues. Elle n'a pas encore osé sauter le pas et proposer ses croquis à son employeur mais elle est à l'affût. Elle attend le moment opportun. Elle a de moins en moins peur d'Hugues Bonnafond dont elle connaît les qualités comme les défauts. Elle ne croit pas que son mari ni que son fils soient au courant du feu qui la dévore. Elle s'adonne à sa passion quand ils ne sont pas là et, heureusement, ils ont la délicatesse de la laisser souvent seule. C'est un *modus vivendi* qui en vaut un autre. Elle aime bien cette expression latine, *modus vivendi*. Elle se la répète à voix basse, par moments. C'est une parfaite justification pour cette quasi-absence de relations intimes qui gangrène le couple depuis la naissance de Baptiste. L'accouchement a été compliqué. Il y a eu des chairs torturées. Une convalescence douloureuse. Et cette froideur à l'intérieur. Gérard a tenté quelques approches infructueuses. Il n'a pas insisté, d'autant que le corps féminin n'a jamais

été non plus son obsession première. Ce qu'il veut, Gérard, c'est commander. La jouissance le déborde et lui fait perdre ses repères. Il est plus efficace dans la frustration.

Janick se redresse. Elle a encore laissé son esprit battre la campagne. C'est une des conséquences directes qu'a le dessin sur elle. Elle commence à tracer des traits et poser des touches de couleurs, et immédiatement les barrières mentales s'affaissent. Elle se demande si c'est la même chose pour les grands couturiers, Courrèges, Saint Laurent, ou si c'est seulement une preuve qu'elle n'est pas assez concentrée et qu'elle n'arrivera jamais à rien. Elle entend Francine Berger qui ferme ses volets dans l'appartement d'à côté – il est donc sept heures : été comme hiver, les habitudes de Francine Berger sont immuables. Janick s'étonne quand même que Baptiste ne soit pas rentré. Elle va téléphoner chez les Goubert – il y est peut-être. Ils sont toujours fourrés les uns chez les autres, ou dehors, en meute. Janick, elle, déteste les assemblées, les foules, les groupes. Tout destin, pense-t-elle en rangeant ses crayons, ne peut être qu'individuel. Une omelette norvégienne. C'est un excellent choix. Et du saumon avec des poireaux. Janick ferme les yeux quelques secondes. Elle est presque détendue.